

L'HÉRITIÈRE DES PAGES

Florary Rose

Prologue : Poursuivie

Dans la brume, je courrais à travers les bois qui ne laissaient passer que quelques rayons de soleil, mon cœur s'entrechoque dans ma cage thoracique. J'ai l'impression qu'il va exploser. Alors que je cours, les pierres font mal à mes pieds nus. Je fais de mon mieux pour sauter au dessus des racines et pour me baisser afin d'éviter les branches. Seulement, la plupart du temps, je trébuche à cause du brouillard trop épais et du manque de lumière des lieux. L'odeur du sang se mêle à celui de la terre et emplit mes narines. Je cours sans vraiment savoir où je vais, tremblante et terrifiée.

Ma respiration est saccadé. Le vent souffle autour de moi fait siffler mes oreilles et fait pleurer mes yeux. Vêtu d'une simple tunique blanche, je suis morte de froid et de peur. Je trébuche, encore et encore, mais chaque fois que cela m'arrive je me relève directement. J'eus une hésitation au début mais finalement je pris le risque de regarder derrière moi.

J'aperçus mes poursuivants en blouse blanche tachés de sang. Eux, contrairement à moi, avaient beaucoup plus de mal à éviter les obstacles mais étaient presque à ma hauteur. D'autres enfants m'avaient suivie mais les hommes en blouse blanche les avaient déjà neutraliser. Je voyais les autres enfants se débattre et crier à l'aide. Moi, de mon côté, je continuais à courir. Je ne voulais pas traîner. Je savais que si je trainais, j'allais subir le même sort qu'eux. L'air froid et l'odeur âcre du sang me font mal au nez, et me brûle la gorge. "Je ne veux pas mourir ! Je ne veux pas retourner là bas !" me dis-je à moi-même. Mais je commence à sentir la fatigue s'introduire dans ma course folle, ma vue soudain trouble.

Je vis tout blanc et puis, le vide...



Chapitre 1

Je me réveille en sursaut. C'est encore ce même rêve... Mes vêtements me collent à la peau à cause de la sueur froide. Je m'empresse de sortir de mon lit, prends quelques minutes pour reprendre mon souffle afin de me calmer tandis que je reviens à la réalité.

Je me rue ensuite sur ma bibliothèque, je prends le 7e livre en partant de la gauche, 2e étagère, et vais m'asseoir sur le tabouret qui se tenait près de mon bureau. J'attrape un crayon ordinaire et griffonne vaguement ce que je me rappelle de ce rêve : des arbres, des silhouettes de grande taille, du sang, une petite fille d'au moins 3 ans qui est sans doute moi, etc. J'essaie de rassembler le plus de souvenirs possibles, au fur et à mesure, et le crayon guidé par ma main fait le reste. Puis, je pose mon crayon. Il est tellement présent en ce moment que je me demande parfois si ce n'est pas réel. J'ai tellement mal à la tête. Je jette un œil au réveil, j'ai le temps de prendre une douche bien chaude, elle m'aidera peut-être à oublier ce rêve, d'apaiser mon mal de tête et surtout de me détendre. Je remets mon carnet avec ses confrères dans la bibliothèque et vais prendre une douche.

Dessiner dans un carnet chaque fois que je fais un cauchemar est un rituel que j'ai depuis toujours. Griffonner dans un carnet me permet de jeter mon fardeau avant de débiter une nouvelle journée sans ruminer des pensées négatives, de penser à autre chose. Je préfère garder ces nouveaux cauchemars pour moi. Si j'en parlais avec quelqu'un, elle me prendrait pour une folle.

Après avoir pris une bonne douche, je me sèche les cheveux et enfiler un jeans simple, un T-shirt brodé de fleurs et un gilet violet. Je me rue sur la coiffeuse. Comme tous les matins, dans le miroir, je vois une fille de 16 ans avec des cheveux bouclés chocolat acajou, le teint rose pâle et des yeux étranges, différents. L'œil droit est turquoise, l'œil gauche est dragon. Je me suis toujours demandé d'où venait ces couleurs, aucun membre de la famille n'a ces yeux, sauf moi. Mes parents me disent qu'ils viennent d'ancêtres lointains ou quelque chose comme ça, mais je ne sais vraiment pas quoi en penser.

Mes yeux mettaient souvent les gens mal à l'aise les premiers fois qu'ils les voyaient ; parfois c'était utile, d'autres fois pas. Certains enfants trouvaient mes yeux, jolies. Les adultes, quant à eux, pensaient que j'avais eu un coup dans l'œil gauche et que c'était pour cette raison que j'avais des points de couleur brune dispersés dans mon œil gauche. Mais plus ça m'arrivait, moins j'y prêtait attention. De toute façon, ils finissaient tous par s'y habituer. Seulement, à 12 ans, mes parents décidèrent que je devais mettre des lentilles bleu marine comme les yeux de

ma mère. D'après eux, ça me permettrait de ne pas souffrir du rejet des autres et d'être plus "normal".

Mon regard n'est, au grand malheur de mes parents, pas la seule différence que j'ai avec les autres.

Je m'appelle Atalya Berya, j'ai 16 ans. Mon père, Mathieu Berya, est chirurgien et a également un bachelier en médecine. Ma mère, quant à elle, est la célèbre scientifique renommée, Sofia Robin. D'après beaucoup, je suis très intelligente et j'ai un avenir déjà tracé. Seulement même si j'ai toujours voulu être comme les autres, je n'y arrive pas. Toute ma vie semble parfaite, pourtant, j'ai un déséquilibre mental : d'après certains spécialistes, je suis atteinte de schizophrénie. Je n'ai pas tous les symptômes. Donc beaucoup de spécialistes disent que c'est très peu probable mais m'ont, quant même, conseillé d'aller voir un psychologue, le docteur Riggs pour mes hallucinations.

Ça a commencé en maternelle, j'entendais toujours des voix que ce soit à la maison ou à l'école. J'entendais les professeurs ainsi que mes camarades le parlaient alors qu'ils n'ouvraient même pas leur bouche. Je voyais des choses que les autres ne voyaient pas. Je parlais également aux animaux et aux objets. Les adultes ont donc mis ça sur le dos des amis imaginaires et de mon imagination débordante. Mais lorsque tu grandis ça devient problématique. Souvent, en primaire, les autres ne voulaient pas jouer avec moi parce que pour eux j'étais une menteuse, une tricheuse ou une "mauvaise" amie. Donc, j'étais toujours toute seule. Les adultes, quant à eux, me trouvaient asociale étant donné que je ne jouais pas avec mes "amis". Ils disaient que je devais en parler à quelqu'un afin d'y remédier. Ils disaient toujours que je devrais continuer à aller voir le Psy. Une chose est sûre : je déteste les médicaments. Avant, je devais en prendre énormément et ils avaient un goût infecte. Maintenant, mon état s'est amélioré, donc je ne suis plus obligé de consulter un Psy. Heureusement, à présent, mes parents ne m'ont jamais obligé de prendre un médicament contre les hallucinations. Et ça, j'en suis vraiment heureuse !

Mon réveil sonne, ce qui me tire de mes pensées, il est 6h50.

- Atalya descends, c'est l'heure de se réveiller !

J'ai à peine le temps de souffler que mon père trouve utile de m'exploser les tympans et ça, tous les matins. Il pense, sans doute, que ça me réveille plus facilement.

- D'accord, je descends !

Je me lève de la chaise sans aucune conviction. Des fois, j'aurais préféré rester en vacances. Pendant les vacances, j'aide mes parents pour faire à manger ainsi qu'à faire les tâches ménagères. Je préfère réellement faire ça qu'avoir une montagne de devoirs et de contrôles. Je descends les escaliers et arrive au niveau de la cuisine. Ma mère et mon père ont l'air comme d'habitude, débordés. Ma maman réajuste le col de la chemise de mon papa, elle termine ensuite ses tartines à la confiture et son café presque froid. Mon père n'arrête pas de regarder sa montre de peur d'arriver en retard. Il préfère arriver quelques minutes à l'avance. Il regarde aussi les actualités sur sa tablette en attendant que mes petites sœurs terminent de manger.

Ma fratrie avait commencé à manger depuis un moment. Mon petit frère de 13 ans, Gaël, envoyait des SMS à ses amis de notre ancienne école. Ce dernier est, contrairement à moi, très

sociable. Mes deux petites sœurs, Aimie et Anouchka, des jumelles de six ans coiffées de deux petites couettes et d'un moins 3 barrettes en forme de papillon, s'accrochent à mes jambes.

Je faillis perdre l'équilibre.

- Ma chérie, j'ai préparé ta limonade ! me dit ma maman.

Je me préparais à le boire lorsque j'ai regardé ma montre. " Zut.. je vais arriver en retard !" Boire de la limonade maison avec beaucoup de sucre était devenu une habitude, c'est la seule tradition qu'on a gardé avec nos parents malgré les déménagements. Je mange deux tartines en vitesse, puis me prépare à partir. Papa emmène mes petites sœurs à l'école qui est sur le chemin de son travail et maman se dépêche de prendre sa voiture.

Avec Gaël, je monte dans le bus.. " *Pfiouh.. Pourquoi y a-t-il toujours autant de monde dans le bus ?!*"

J'ai affreusement mal à la tête. Oh zut... Ca ne vas quand même pas recommencer. Je commence à entendre comme des bourdonnements dans ma tête. C'est vraiment horrible, je veux que ça s'arrête. Je me rappelle alors de quelque chose. Lorsque j'étais petite et que j'entendais des voix, je me concentrais sur un point fixe et essayais d'être calme. Ça me permettrait de faire abstraction de ma maladie.

C'est ce que je fais et après quelques minutes les petites voix s'estompent. Une personne se tenait assis à côté de moi et voyant que je tenais ma tête entre mes mains, elle me demanda si ça allait. Je lui ai répondu à l'affirmatif.

Je mis très peu de temps à comprendre que j'étais en train de parler au chat au pelage argenté et aux yeux verts qui se trouvait sur les genoux de la personne se tenait à côté de moi.

Je cria.

" *Ce n'est pas possible, rappelle toi que les animaux ne parlent pas. Ce n'est pas scientifique, donc ce n'est pas logique.*"

Une personne assise en face de moi me fixe.

- Est-ce que ça va ? demande-t-il.
- L-l...l-l...

Je prends une grande inspiration et réfléchis à ce que je pouvais dire de plausible. " *Rappelle-toi, ma chérie. Tu es normale mais tu restes différente des autres à cause de ton problème. Si ils ne le voient pas, ils ne le sauront pas.*"

C'est ce que mes parents me disaient toujours lorsque j'étais petite. Je suis assez contente, plus je vieillis moins j'ai mon "problème". J'en suis vraiment heureuse.

- J'ai cru....que...

" *Parles doucement et réfléchis avant de parler, ainsi tu ne dirais pas de bêtises.*" me dis une petite voix dans la tête.

- Pardon. repris-je. Je me rappelle avoir oublier ma montre à la maison. J'étais vraiment en retard aujourd'hui. C'était pourtant très important pour moi de ne pas l'oublier.

Je ne sais pas ce qui m'a pris de mentir, même que je déteste ça, mais personne ne doit savoir pour mes hallucinations. Ça risque de rejaillir sur la réputation de mes parents, mais également sur celle de ma fratrie.

- Ça m'arrivait parfois, ce n'est pas très grave d'oublier sa montre. Je trouve que c'est plus grave d'oublier son sac, son plumier, son journal de classe, etc. Je me souviens lorsque j'étais plus jeune même un peu plus jeune que vous, j'oubliais toujours ma trousse. Je me souviens, qu'une fois, j'ai même oublié mon cartable. Ha ! Ha ! À la fin, mes camarades de classe en avaient un peu marre que je leur demande leurs affaires à chaque fois. À cause de cela, ils étaient distraits et avaient du mal à écouter les professeurs. Ils se sont donc concertés et ont décidés de m'appeler chacun leur tour lorsque je me réveillais afin de me dire de ne rien oublier. Ça m'a été très utile. Ah...que de souvenirs...

Je n'en reviens pas que cette homme a cru ce que j'ai dit. J'ai eu chaud. C'est rare de rencontrer des personnes qui te dévoilent leur vie comme ça. Surtout dans le bus. Je me demande comment ils font.

Je souris, hocha la tête et regarde le paysage le reste du trajet.

Chapitre 2

Entre l'école et mes hallucinations, je suis perdue. Si je ne parviens pas à ôter au moins mes tracas de la tête, je ne pourrai pas me concentrer en cours. Je souhaitais appeler mes parents pour leur expliquer que j'ai recommencé ma crise mais je trouve plus judicieux de laisser couler. De toute façon, je ne voulais encore aller chez le psy et faire payer mes parents. Je n'ai pas non plus envie d'inquiéter mes parents, ils ont déjà tellement fait pour moi. Je me remémore le programme après les cours dans le but de penser à autre chose : *"Après les cours, j'aurais mes cours d'autodéfense, j'aurais terminé à 17h30. Ensuite, j'aurai le temps de me reposer pendant environ 30 minutes vu que le bus arrive à 18h00 et je prendrai environ 10 minutes pour rentrer à la maison en bus. Lundi après l'école, j'aurai cours de danse classique. Je vais encore supporter la reine des cignes. Je n'en reviens toujours pas que cette veille mégère n'ai pas encore pris sa retraite. Elle doit bien avoir 89 ans."*

Depuis mes six ans, je pratique la danse classique et l'autodéfense. À mes 11 ans, mes parents m'avaient mis dans un club de parcours. J'aimais beaucoup ce sport mais le club a fermé et les autres clubs de parcours étaient beaucoup trop loin de chez moi, donc j'ai dû arrêter.

En ce qui concerne la danse classique, j'ai toujours aimé danser. Je dirais, qu'après le chocolat, la danse soit la chose que je préfère au monde. La danse permet de s'exprimer pleinement pour moi.

Pour l'autodéfense, au début, je ne l'aimais pas. L'entraîneur mettait toute sa force ! Mais mes parents ont trouvé utile que je sache me défendre d'agresseur potentiel. Mais lorsque j'ai commencé, je n'arrivais pas à contrer les attaques de mon partenaire mais à force je me suis habituée. Petit à petit, j'ai attrapé beaucoup de réflexes. Maintenant, je suis capable de contrer une attaque et de riposter. Je me sens même détendue et plus forte à la fin de chaque entraînement. Finalement, j'y ai pris goût. Ce sport m'a appris une leçon importante : *"Même si on trébuche, on peut se relever. Les échecs ne sont pas une fin en soi. Elles permettent, si on les prend en compte, de s'améliorer et d'acquiescer en maturité."*

"Nous sommes déjà à l'école". me dis-je. Je secoua la tête et couru rattraper Manzana.

L'école. Je n'ai pas grand-chose à en dire. Les élèves choisissent chacun leur section. Dans cet établissement, il y en a 4 : section sportive, section artistique, section scientifique et section Langues. Les gens pensent que, puisque c'est une bonne école, tous les élèves ont 100 sur 100 dans toutes les matières. Que dans cette école les élèves, de tous genres et avec n'importe quel style vestimentaire, sont des élèves remplis de vie et de joie. Que c'est un peu comme le monde des Bisounours ou chez les hippy : qu'il n'y a pas de pressions du groupe, que tous le monde s'aime,.... C'est vrai, ici, il y en a pas énormément mais il y en a qu'en même.

L'établissement A.R.K. souhaite que les élèves excellent dans chaque matière. Mais si tu as une lacune et que tu cherches à mieux comprendre, on va t'aider. Très souvent, comme tous les jeunes, ils ont envie d'appartenir à un groupe ; peu importe l'école de toute façon. Même si ils ont des caractéristiques similaires.

Pour ma part, j'avais choisi la section scientifique. Dans cette section, je me retrouvais donc avec des mathématiciens, des chimistes, des physiciens et bien d'autres. Souvent pour les exposés et des travaux, on devait travailler en groupe. Parfois lorsque je leur adresse la parole, je leur fais peur. Lorsqu'ils me regardent, ils se demandent parfois si j'étais là depuis le début. Je ne téléporte pas. Je suis sérieuse. Mais la plupart du temps, personne ne se rendait compte que j'étais dans la même pièce qu'eux. Le genre de fille que presque personne ne remarque.

Néanmoins, j'avais toujours voulu aller dans une école, au moins jusqu'à mon diplôme. Je suis vraiment heureuse, mon souhait a été exaucé. Mon père m'a promis que je pourrais rester même si les déménagements à cause du travail de mes parents s'accroissaient. Enfin, pour la première fois de ma vie, je connaissais toutes les personnes de ma classe et eux avaient pu s'adapter à mon caractère et à moi. Je ne suis plus la "nouvelle". J'étais à l'A.R.K., comme tout le monde. Une élève ordinaire parmi tant d'autres. Sans vraiment l'être... J'essaie de me convaincre que je suis normale. Mais je ne peux pas arrêter de penser à ce matin. Ce chat m'a-t-il vraiment demandé comment j'allais ? C'est possible que j'ai mal dormi.

Ou que j'ai fait un rêve éveillé. Ou bien que je dois reprendre mes médicaments pour les hallucinations. C'est tout à fait logique, n'est-ce pas ? Alors pourquoi est-ce que cela me tracasse tant ?

Super, j'ai réussi à écouter aux cours de la matinée. Heureusement que les professeurs n'ont pas vérifiés ma présence mentale en cours. Quelqu'un me tapote l'épaule et me sortis ainsi de mes pensées.

- Alors Choco, ça s'est bien passé la matinée ? me demanda Manzana.

C'est le surnom que cette fille me donne depuis l'année passée. C'est dû à mes cheveux, au fait que je suis un estomac sur pattes. Et surtout que mon aliment favori est le chocolat. Manzana était la première qui a pris la peine de rester avec moi le jour de mon arrivée.

Elle est en section artistique, elle peut devenir une très bonne actrice mais elle n'arrête pas de me dire qu'à chacun de ses petits spectacles elle joue pas assez bien. Alors que pour moi, elle a énormément de charisme. Elle est néanmoins petite en taille, elle mesure 1m58... 1m58,5 pardon. Ça fait toute la différence.

Si je ne connaissais pas son âge, j'aurais dit qu'elle aurait 13 ans grand max. Tout le monde pensait qu'elle a 12 ans au début. La pauvre est soulée du nombre de fois qu'elle est obligée de répéter son âge à tous.

J'ai l'habitude de l'appeler Dico. Vu qu'elle possède une magnifique tignasse rousse et des yeux gris foncé et est capable de me définir tous les mots que j'ai dû mal à comprendre. Un vrai dictionnaire ambulante. Elle est ma plus fidèle amie mais également la seule.

- Oui, Dico. Ça va très bien. Et toi ?

- Bof. C'est étrange pourtant tu as l'air perdu... Tu n'as pas faim ? Tu devrais manger. (Elle prends mes joues et les pince comme le ferait une grand-mère). Ah oui... Je voulais te dire, Bob m'a dit qu'il souhaitait me demander quelque chose à l'heure du repas bref maintenant. Il m'énerve celui-là, il ne peut pas me le dire directement. En

plus, il n'arrête pas de me taquiner sur ma taille. C'est un connard. Les garçons sont vraiment tous des idiots. Je te le dis, je ne me marierais jamais.

- Mais non, ce n'est pas un connard. T'es sévère. Il doit avoir ses raisons de réagir comme ça. Tu es sûr de toi. Tu ne veux vraiment pas te marier plus tard. Je te préviens, je connais des personnes qui ont dit la même chose que toi et qui ont fini par se marier. Mais dis moi, vous êtes de plus en plus proche dis-moi ?! Tu me caches quelque chose ? dis-je.

Je vis le visage de mon amie devenir rouge vif. Manzana tordit son visage en grimace.

- Oh la, oh la ! Tu insinues quoi là ?! On est juste dans la même classe depuis qu'on était gosse, c'est pour ça qu'on est proche... euh.... Tu n'as jamais eu ça toi ? dit-elle.
- Non, pas vraiment. Tu sais bien que je ne suis pas très populaire et surtout pas chez les garçons. Et heureusement. Ha ! Ha ! Ha ! T'es vraiment trop mignonne !

Elle devient encore plus rouge. Je m'approcha d'elle et lui souffla que je pense que lui aussi l'aimait bien. Et que de toute façon, s'il ne l'aimait pas c'est que ce n'est qu'un idiot. Et qu'il raterait une personne très précieuse.

Personnellement, je ne dis pas ça pour la rassurer, je le lui dit car je le pense vraiment. Je n'aime pas les gens hypocrites qui te caressent les oreilles pour retirer quelque chose de toi. Et qui te jettent lorsqu'ils n'ont plus besoin de toi comme un chewing-gum ou un citron.

En temps normal, Manzana et moi n'avons pas l'habitude de parler des garçons. Nous parlons plus souvent des séries TV, de nos cours et des jeux vidéos.

Elle n'aime pas beaucoup parler des garçons parce qu'avant elle avait un petit ami qui se servait d'elle. Il frimait devant ses amis qu'il avait une petite amie super servile et qui fait tout comme un petit chien. Lorsqu'elle l'a appris, elle l'a humilié devant ses amis et a rompu avec lui. Depuis ce jour-là, elle se méfie de tous les garçons qui souhaitent sortir ou devenir amis avec elle. Pour ma part, je ne souhaite pas entamer de relations sentimentales autres que l'amitié. Je ne voudrais pas tomber dans le même cas que Manzana. Je m'inquiète peu d'être immature, si je le pouvais j'aimerais rester enfant pour toujours. Les enfants ne doivent pas gagner de l'argent pour vivre : ils sont nourris, blanchis, logés et ont beaucoup de temps libre. Ils ont la belle vie !

On venait juste d'arriver à la cafétéria quand quelqu'un nous appela de loin. Je me retourne et aperçus Bob Kredki qui courrait vers nous, ses cheveux noirs et crépus étaient fraîchement coupés. Il nous demande de l'attendre de loin. Il trébucha mais fit comme si il avait fait exprès, le sourire aux lèvres.

Je vois Manzana en train de se préparer psychologiquement. Je essaie de la rassurer à voix basse.

- Salut, lui dit-on comme il s'approchait.
- Bonjour.

Ses yeux marrons essayent d'atteindre les yeux gris de Manzana, sans succès. Cette dernière évite son regard, gênée. Les yeux de Bob perdirent un peu de leur brillant. Mais quelques instants après, de la détermination envahit son visage.

- Manzana, tu veux bien me suivre 2 secondes, s'il-te-plaît ? lui demanda-t-il.

Manzana cherche conseils chez moi, sans que je puisse lui en donner. Elle a l'air perdue. Elle a la même expression que lorsqu'elle a un dilemme à surmonter. Elle a la même expression que durant les examens ou comme si sa vie tout entière dépendait du choix qu'elle allait faire. J'essaie du mieux que je peux de la rassurer en lui murmurant que ça allait bien se passer. Après une réflexion de quelques minutes, elle hocha la tête et le suivit.

De mon côté, je cherche une place et prend la peine d'en laisser 2 autres. On sait jamais si les 2 zigotos reviendront avant la fin de la pause de midi. Je mange et attends leur retour.

Un peu plus tard, j'aperçus Manzana et Bob, main dans la main. On aurait dit qu'une joie débordante les entourait et irradié la cantine. Ils discutaient en continuant leur chemin sans vraiment remarquer les autres individus de cette endroit, dont moi. Lorsque mon amie remarqua ma présence, elle me fit de grands signes et me demande de les rejoindre. J'hésita mais je finis par m'installer avec eux.

Elle eut juste le temps de me dire qu'ils sortent à présent ensemble que la sonnerie retentit. Je me dirige donc vers ma classe.

Chapitre 3

- Atalya ! J'ai oublié de te dire quelque chose !

J'avais à peine avancé de quelques pas que Manzana m'interpella. Je me retourne et la vis se faufiler à travers la foule. Manzana dut lutter pour ne pas être emportée par la foule d'élèves et parvint, tant bien que mal, jusqu'à moi.

- Demain, tes parents m'ont dit que je pourrais venir chez toi. me dit-elle le GSM à la main. Tu sais, j'ai tellement de choses à te dire sur ce qui s'est passé tout à l'heure. J'ai envie de te dire tellement de choses !
- Demain ! D'accord... mais je suis toujours la dernière au courant, dis-je en imitant un enfant de 3 ans. C'est trop injuste !

Elle fit la moue, puis rigola.

- Super, Calimero. À demain !

Lorsqu'elle eut terminé, elle se laissa emporter par la nuée d'élèves. Et je continua ma route. J'ai hâte de connaître les détails. Si elle ne me raconte pas tout, je lui infligerai le supplice des chatouilles.

Lorsque je suis arrivé en classe, j'ai commencé à avoir mal à la tête. Au début, ça allait mais au fur et à mesure que le temps passait, la douleur s'intensifiait. On aurait pu me comparer à une noix. J'avais l'impression que quelqu'un compressait ma tête et souhaitait la casser. Voyant que ça ne s'arrangeait pas, j'ai demandé au prof pour aller à l'infirmerie. Peut-être que je suis malade. Je n'ai pas de fièvre en tout cas. Je sors de la classe et mon mal de tête devient de plus en plus aigu. J'entends des personnes parlaient, c'est surtout des monologues. Je me retourne plusieurs fois, regarde autour de moi. Mais je ne vois personne.

“ Ça doit être les élèves en classe qui font autant de bruits, n'est-ce pas ? Je veux que ça s'arrête ! ” me dis-je.

Avant d'aller à l'infirmerie, je me dirige vers les WC pour me débarbouiller. Une fois aux toilettes, je pris un des mouchoirs en tissu pas encore utilisé que j'ai dans ma poche pour me rafraîchir. Je ne voulais pas rester toute suante. Je dis enlever mon t-shirt et mon gilet. Je croise les doigts en espérant que personne n'entre maintenant que je suis en petite tenue. Je mis mon t-shirt à sécher sur le radiateur. J'humidifie ensuite mon mouchoir afin de me rafraîchir le buste, les bras et le dos tout en évitant de mouiller les colliers pendus à mon cou. Puis à travers le miroir, j'observe mon dos. Sur mon omoplate droite, j'ai un tatouage que j'ai depuis

petite. Il s'agit d'un cercle entouré de lianes contenant un livre ouvert. Il y a également une inscription : 12a.

Bon, fini de se contempler dans la glace. De toute façon, j'ai trop peur que quelqu'un rentre alors que je ne suis qu'en sous-vêtements. *"Mais sérieusement, les gens ne peuvent pas parlé moins fort, ça devient usant à la fin."* J'attrape mon t-shirt et mon gilet et les enfle en vitesse.

" Ah, ma tête ... Si ce bruit continue, je vais vraiment devenir folle." Je me tiens la tête entre les mains en essayant de me coucher les oreilles sans succès. Sans même le remarquer au début, je commençais à stresser.

Je monte en vitesse les marches de l'escalier. Je rate une marche, mais la rattrape ce qui m'évita de me casser le nez inutilement.

Je tourne ensuite à droite et arrive à l'infirmierie. Deux infirmières me reçurent. Une d'entre elle dut s'occuper d'un autre élève.

- Qu'est-ce qui ne va pas ? Ma pauvre chérie, tu es toute pâle !, me dit Mme Corget, une infirmière enveloppée avec les joues rouges et le nez long.
- Ma tête.. Pourquoi y a-t-il autant de personnes qui parlent ? Pourquoi parlent-ils si fort ?, dis-je à voix basse.
- De quoi parles-tu, petite ? Personne ne parle en ce moment, nous parlons certes mais à voix basse.
- Quoi ?! Mais...je...

Ne t'inquiètes pas. Tu dois avoir mal dormi. Je vais appeler quelqu'un pour te ramener chez toi, me coupa-t-elle

Elle ment, je ne sais pas pourquoi mais je sens qu'elle ment. Elle tient une seringue rempli d'une substance transparente. Comme celle de certains de mes rêves. Je recula mais je ne pus m'enfuir, la porte était bloquée par une autre infirmière.

- Petite, ça ne fera pas mal, promis. J'ai déjà appelé quelqu'un. Plus vite tu iras mieux, plus vite tu pourras revenir, m'assura-t-elle.

Tout mais pas ça. Je vais très bien moi. Je suis quelqu'un de normal, je suis comme les autres. Je ne veux pas retourner chez le psychologue ; ces gens disent te comprendre mais ils souhaitent juste gagner de l'argent.

Mon niveau de stresser augmenta mon cœur cognait ma cage thoracique. *Je ne veux pas.* Je voulais que les infirmières soient loin de la porte, qu'elles me laissent tranquille.

Lorsque je rouvris les yeux, les infirmières étaient sonnées et à terre. Je vis quelques égratignures sur leurs bras, leurs mains et leurs visages. *'C'est moi qui ai fait ça ? Atalya, concentres – toi, tout ceci n'est qu'un cauchemar et je vais me réveiller... Enfin, j'espère.'*, me dis-je pas très convaincu. Je pris la fuite lorsque j'entendis des personnes courir derrière moi. Quelqu'un a dû prévenir les professeurs. Je continuais de courir. Lorsque je fus enfin arrivé devant les portes de l'école, les portes s'ouvrirent. J'étais ,maintenant, encerclée. Les personnes qui m'encerclaient étaient du nombre de 4. Il y avait ma prof de math, Mme Robson, accompagné de trois autres professeurs que j'ai déjà aperçus dans les couloirs.

- Atalya !

Mme Robson essaie de me dire quelque chose tout en reprenant son souffle.

- Atalya, dit-elle à voix basse. Peux-tu venir ici, s'il te plaît ?

Je ne bougea pas et ne pus prononcer un mot, une boule à la gorge m'en empêcher.

- Que s'est-il passé avec les infirmières ?

- Je... j'étais juste...

Je me coupa net. Que pouvais-je lui dire, alors que moi-même j ne savais pas ce qui c'était passé.

- Atalya...s'il te plaît... réponds moi...

Déconcertée, je ne bougeais pas. Je continuais à fixer Mme Robson. La professeure de math a dû voir les infirmières allongées par terre. Je reculais pour essayer par n'importe quels moyens de m'enfuir. Malheureusement, ayant remarquer mon geste, un des trois professeurs que je ne connaissais pas contourna madame Robson comme une flèche et essaya de me faire tomber. Mais je riposta à ma manière. À ce moment-là, j'étais heureuse d'avoir eu des cours de danse classique et d'auto-défense. Puis un deuxième professeurs aida le premier et réussit à me faire tomber par terre, j'en eus le souffle coupé. Je continuais à me boucher les oreilles pour masquer la cacophonie. '*J'ai super mal à la tête*'. Mes assaillants essayent de se relever tant bien que mal et essayent de me maintenir au sol pendant que madame Robson parle au téléphone.

De mon côté, je continuais à entendre ces satanés voix, mon crâne va finir par exploser. Je me débattais et tentais de donner des coups de pieds aux professeurs pour me dégager.

- Lâchez - moi !, criais-je. J'ai dit : lâchez-moi ! Vous êtes sourds ?!

Je continuais à me débattre et les deux professeurs resserrèrent leurs mains sur mes bras.

- De l'aide va bientôt arriver, informa Mme Robson. Ils seront là d'une minute à l'autre.

Les voix continuaient toujours, c'était vraiment insupportable. Je me demandais comment les gens faisaient pour supporter ce vacarme.

Je me mord l'intérieur de mes joues pour ne pas hurler. Plus je me débattais, plus les deux professeurs me serraient et me tordaient les bras ; je suis certaine que ça va se transformer en bleus.

- Vous ne les entendez pas ?, criais-je. Les bruits ! Les bruits ! S'il vous plaît, faites les taire !

Ils s'échangèrent un regard mais ne me répondirent pas, comme si je n'étais pas là. Je continuais à me débattre et à crier mais ils me maintenaient immobile pendant que le bruit continuait à me casser les oreilles.

Des hommes en uniforme blanc arrivèrent aux pas de course. L'un d'eux aida les deux professeurs à me relever. J'avais gardé mon attention sur seulement un des deux hommes en blouse blanche mais je ne voyais plus le deuxième. Des doigts se contractèrent sur mon avant

bras et le serre. J'eus à peine le temps de me retourner vers leur propriétaire que quelque chose me piqua l'avant bras. C'était une seringue. Le liquide se répandit dans mes veines.

Je me sentis bizarre, la pièce se mit à tanguer. Les voix se dissipèrent peu à peu alors que les infirmiers m'installaient sur le brancard. Je sens que les infirmiers me soulèvent, mais je ne sais même pas lever le petit doigt. La piqûre de tout à l'heure me rend nostalgique, j'ai l'impression qu'on m'en a déjà administrée avant ; seulement, je ne me souviens ni quand, ni où, ni comment. Tout est si vague.

Je finis par m'endormir...

Chapitre 4

Je reste allongé dans le lit d'hôpital et essaye de me persuader que tout ceci est un rêve, plutôt un cauchemar. Je n'ai pas de meilleure explication. Je vois passer des médecins qui parlaient devant moi comme si je n'étais pas présente. D'autres sont dans le couloir, sans doute en pause, et me dévisagent.

Quelques heures, mon père était assis à côté de moi et me regardait droit dans les yeux. Les larmes n'arrêtaient pas de couler, je souhaitais les arrêter sans succès. Je n'arrêtais pas de sangloter. Je ressemblais presque à un bébé qui ne faisait pas ses nuits. Drôle de comparaison mais si vous m'aviez vu à ce moment, vous auriez pensé la même chose.

- Ma puce, dans quelques jours, tu iras dans le foyer " Rayon de soleil ", me dit mon père calmement.

Il m'apporta une bouteille d'eau de 33 cL que je bus en une traite.

- Un foyer ?, dis-je.

J'eus l'impression que tout mon monde venait de s'écrouler. Qu'un monde verdoyant et lumineux laissait place au vide, au néant.

- Mon dieu, ma grande, répondit-il. Sais-tu combien ça me fait mal d'annoncer à des patients qu'ils n'ont plus beaucoup de temps à vivre. Et pourtant, combien de fois j'ai dû leur dire qu'ils allaient bientôt mourir. Mais ça me semble bizarre que ce soit beaucoup plus difficile de t'annoncer quelque chose qui te fera de la peine. Je sais à quel point tu souhaites intégrer une grande université et être normale. Eh bien, c'est... le seul moyen pour toi d'y parvenir.

C'est vrai depuis que j'ai 13 ans, je souhaite aller à l'université afin de devenir urgentiste. Si je n'y arrive pas, tout le bagage que j'aurai accumulé jusqu'à présent ne servirait à rien.

- Qui veut m'envoyer là bas ?

Il marqua une pause.

- C'est...le docteur Riggs.

Le docteur Riggs était mon psy jusqu'à mes 14 ans. Le docteur Riggs est plus un thérapeute qu'un donneur de médocs. À partir de mes 14 ans " mes problèmes" avaient disparu donc je ne fus plus obligé d'aller le voir. Mais il m'a prévenu plusieurs fois que si mon état s'aggravait, je devrais aller dans un foyer pour des jeunes qui ont de légers problèmes mentaux. Je me souviens, j'ai commencé de le consulter lors de mes 10 ans. C'était dû à un choc que j'avais eu des hallucinations d'après lui. Ce choc s'est déroulé lorsque je rentrais à la maison, à cette époque, je rentrais à la maison seule. Comme je l'ai dit, je rentrais chez moi lorsque des personnes voulurent que je rentre dans leur véhicule. Je ne voulais pas donc les personnes sont sorties de la camionnette, un d'entre eux avait une seringue à la main. Ils essayèrent de m'approcher. Je compris leur intention et j'ai crié de toutes mes forces. Mes cris avaient atteint les personnes à proximité. Mes agresseurs se sont enfuis. Depuis ce jour, je fais des rêves et parle dans mon sommeil.

- Pourquoi tu lui as dit ?, lui dis-je.
- C'est mieux pour toi. Il est là pour t'aider, tu sais. Il a dit que rester au moins 3 semaines dans ce foyer te ferait le plus grand bien., reprit-il.
- Tu ne réponds pas à ma question. Pour quelle raison lui as-tu dit ça ?
- L'école nous a appelé pour nous dire ,à ta mère et moi, que tu as eu un...accès de violence dans l'établissement.
- Quoi ?! Mais.... j-je n'ai rien fait...

À ce moment-là, je me rappelle les infirmières projetées au mur et les professeurs qui m'ont plaqués au sol. Et merde...

- Pour les infirmières... je ne les ai même pas touché, repris-je.
- Je sais bien, tu n'es pas le genre de personne à faire ça. Si c'était le cas je le saurais, tu es ma fille. Mais ils ont également déclaré que tu t'étais battu avec 2 professeurs. C'est pour cela que j'ai prévenu le docteur Riggs. D'après lui, tu as encore besoin d'aide. Dans un foyer pour enfants... comment dire... cinglés. Tu sais, ils ont de très bon remède là bas.

Je pleurais de plus belle. Je pleurais à chaudes larmes. Je comprends vraiment rien mais une chose est sûre : je ne suis pas folle. J'ai 16 ans, je suis une bonne élève et je suis saine d'esprit. Je ne laisserai personne dire le contraire.

Mon père me regarde avec pitié puis repris la parole.

- Demain, je viendrais avec toute la famille.
- Qu'est-ce qui tu as dit à Gaël, à Aimie et à Anouchka ?
- À Gaël, il est grand donc je lui ai tout raconté. Pour tes deux petites sœurs, je leur ai dit que tu allais dans un internat pour des jeunes de ton âge. Tu sais ,maman et moi, nous ne sommes pas enchantés que tu y ailles, mais c'est pour 3 semaines... donc ça devrait aller. Nous avons fait des recherches et rassures toi, le foyer " Rayon de soleil " est un four petit et intime.
- Euh... Tu as prévenu la professeure de danse et le professeur d'auto-défense de mon absence future.

J'essaie comme je peux de combler les blancs en parlant du programme habituel tout en regardant mon père inquiet. J'aurais aimé trouver un sujet plus intéressant mais c'est la première chose qui m'ai sorti de la tête. Me concentrer sur quelque chose d'autre m'empêchait de pleurer.

- Déjà fait. Je vais te laisser. Fait de beaux rêves...
- D'accord.

Même si c'était plus facile à dire qu'à faire. Je me réveillais plusieurs fois dans la nuit. J'ai pu remarquer que lorsque je reste concentrer sur quelque chose, je n'entendais rien.

Je songeais également à l'épisode avec les infirmières qui continuaient à me marquer. *Bon, il faut que je me rendorme.* Je me rendormis.

À 16h55, j'entends des bruits de pas et des voix familières de plus en plus proches. À ce moment-là, je sus que ma famille arrivaient dans quelques minutes. Je me réajuste les cheveux, vérifies que je n'ai rien entre les dents et me prépare à sourire. Lorsque mes petites sœurs entrèrent dans la pièce, elles coururent vers moi. Le reste de ma famille entrèrent également dans la pièce à leur tour mais eux en marchant.

- Grande sœur, tu nous as manqué., dirent les jumelles en m'enlaçant dans leurs bras.

Je ne peux pas leur dire ce qui est en train de m'arriver. Elles sont beaucoup trop jeunes, elles n'ont pas eu les mêmes problèmes que moi à leur âge. Je préfère qu'elles ne s'inquiètent que de leurs affaires et qu'elles vivent une vie paisible. Mes pauvres petites sœurs... elles n'ont rien demandé. Mais que puis-je leur dire pour qu'elles ne se questionnent pas à mon sujet ? Je ne vais quand même pas leur mentir. Alors que dois-je faire ?

Voyant que je ne savais pas quoi dire, Aimie pris l'initiative.

- Papa nous a dit que tu devais aller dans une autre école. Z'ai demandé à te voir. Et que tu devrais dormir dans l'école. Anouchka et moi, on t'a fait un collier avec des perles bonbons et des emozis.
- C'est e – mo - jis. corrigea Anouchka. C'est drôle comment tu parles.
- Ça s'appelle zozoter, Anouchka., l'informais-je.

Mes petites sœurs me tendirent leur ouvrage, toutes fières d'elles. Les perles en formes d'emojis appartenant à Aimie. Je le mis sur mon cou, il allait tenir compagnie à mon autre collier. L'autre collier je l'ai depuis toujours, enfin je pense. À ce collier, j'ai un pendentif et une bague. Le pendentif est une épée en argent avec un rubis sur la manche dans un fourreau entouré de lierre. La bague, quant à elle, a un sceau représentant du lierre et d'une épée et d'un arc à flèche croisées en un centre. Depuis petite, je n'ai jamais quitté ce collier. C'est étrange mais, lorsque je le porte il me rassure. J'ai l'impression qu'une aura bienveillante me protège quand je le porte.

- Merci beaucoup. Quand je le regarderai, je penserai à toute la famille., leur répondis-je. Maintenant, j'aimerais parler à Gaël. Je peux ?

Les deux petites firent la moue puis acquiescèrent. Mon petit frère s'assit sur le lit et tendit l'oreille.

- Papa t'as dit ?, murmurai-je.

- Oui., murmura t il.
- T'en penses quoi ?
- J'en sais rien, moi. Mais je pense que si tu vas là bas, après ils te laisseront tranquille.
- Tu pense que je suis folle ?

Il me sonda pour voir si je blaguais puis soupira.

- T'es vraiment pas logique. C'est eux qui t'ont agresser, non ? Alors c'est eux qui devraient aller au foyer... truc... chose. Qu'il fasse leur travail, au lieu d'embêter les élèves. Mais si tu ne te dépêches pas de sortir de cet asile de fou. Je te préviens. Je te parle plus.
- Je rêve ou c'est vraiment une menace de gamin.
- Et alors !?

Je lui souris et ébouriffa ses cheveux. Il grogne et essaye de réajuster sa coiffure avec le reflet de son téléphone. Ça me fait plaisir même qu'ils soient tous là. Au moins, eux, ils ne me prennent pas pour une folle. Ça me réchauffe vraiment le cœur. J'espère également que le séjour à Rayon de soleil va se passer vite.

Après leur visite, ma famille est retournée à la maison, me laissant seule. C'est vraiment étrange de n'avoir personne à qui parler.

Pour passer le temps, je regarde les infirmières et les médecins qui passaient sans bruit dans le couloir. Si je vais dans ce foyer, un jour, je serais à la place d'une de ces personnes.

Plus tard, j'ai dû parler à beaucoup de médecins qui me firent passer des tests. Personne ne voulait médire ce que j'avais. Je voyais bien qu'il savait quelque chose mais ils refusaient de me le dire. C'était mauvais signe. Enfin, j'imagine. Ils allaient directement en parler à mon père et je serai là dernière au courant de mon propre cas. J'ai l'impression que l'épisode de mon enfance va recommencer. Je continue à "entendre" des voix. Avant, j'allais voir le Psy. Maintenant, ils vont m'envoyer dans un foyer pour enfants cinglés. Ils pensent vraiment que je suis folle. C'est peut-être une coïncidence. Peut-être qu'à cause d'un surplus de fatigue, j'en suis sans doute venu à faire des rêves éveillés.

Si j'étais folle, j'aurais fait plus qu'entendre des voix qui n'existent pas. C'est vrai, je me suis lavé dans les toilettes, vue des infirmières projetées sur un mur et me suis battue avec deux professeurs. Mais à part ça, je ne le rappelle pas avoir dit ou fait quelque chose de bizarre.

Donc je ne suis pas folle, n'est-ce pas ? En y réfléchissant, je suis de moins en moins sûr. Pour les infirmières, ça se peut que j'ai une double personnalité et que ma deuxième personnalité ait projetées les infirmières sur un mur.

Non, c'est pas possible. Si j'étais folle, je le saurais, n'est-ce pas ?

Avant tout ça, ça allait très bien. Manzana me trouvait normale, sinon elle n'aurait pas été mon amie. Mes camarades de classe l'auraient signalés depuis longtemps si j'étais bizarre. Personne ne serait enchanté d'avoir une folle comme camarade de classe. Et s'ils avaient fait semblant de me trouver normale ? Peut-être qu'ils avaient pitié de moi. Je voulais aller dans une bonne école et y rester jusqu'à mon diplôme. Peut-être que tout le monde voyait min

problème mais que mes parents les avaient soudoyer et qu'ils avaient accepté de faire semblant de ne rien remarquer.

Comment puis savoir si je suis folle ou non ? Comme le disait papa lorsqu'on est fou, on pense être normal. Les personnes savent que tu ne l'es pas. Mais toi non. Peut-être que je suis folle.

Le dimanche après-midi, mes parents ont laissé ma fratrie avec une nounou. Ils me conduisirent à Rayon de Soleil. Je me suis endormie tout le long du trajet. Lorsque je me suis réveillée, nous étions presque arrivé. Et une chose était sûr, j'avais malaise cou. Dormir dans la voiture n'est pas très confortable en position assise.

Devant nous, une immense maison victorienne siège en plein milieu d'un terrain vaste. J'aime beaucoup son architecture, elle a vraiment beaucoup de style. En tout cas, c'est la première fois que j'en vois une en vrai. Le toit de celle-ci est vert. Des barrières entourent l'extérieur de l'immense terrain. Maintenant, je comprends pourquoi on l'a nommée 'Rayon de Soleil'. À part la toiture, tout le bâtiment est jaune.

Lorsque nous arrivons près du foyer, un homme et une femme nous accueillirent. L'homme ne paraissait plus très jeune, il avait des cheveux poivre et sel et la peau ridée. Il s'approcha pour nous saluer. La jeune femme d'environ 40 ans, quant à elle, me dévisageait d'un regard froid et avec un certain dégoût. Elle était figée, tel un poteau.

Lorsque nous eûmes monter en fil indienne dans un escalier long et étroit. L'homme âgé, le directeur de cet endroit qui s'était présenté comme s'appelant M. Smith, nous raconta l'histoire de ce bâtiment et tous les malades qu'ils ont guéris. Il nous a également fait une visite guidée des lieux et mon cerveau n'arrivait pas à digérer toutes les informations énoncées. M. Smith et nous-même s'arrêtâmes devant une chambre bleu ciel et blanche, décorée de soleils et de marguerites. Cette pièce sentait la coloration de cheveux, la laque et le parfum sucré. Au fond de la pièce, je trouvais un lit simple blanc rangé à la dérobée. Les murs étaient couverts de pages de magazines de mode déchirées. La coiffeuse est couverte d'une trousse de maquillage, de cotons-disque et de flacons. Le petit bureau, quant à lui, est couvert de cadres photos. Mon côté de la chambre était neutre. On y trouvait le même lit, le même petit bureau, la même coiffeuse. Mais il n'y a aucune trace de personnalité. Elle semblait sans vie.

Il fut le temps de dire au revoir à mes parents. M. Smith expliqua que je ne pourrais pas les revoir avant trois jours au quatre jours parce que j'ai besoin de me familiariser à mon nouvel environnement. Comme un animal. C'est ça qu'ils pensent que je suis ?! Ils veulent me dresser ?! Je ne suis pas leur chien, moi !

J'enlace mes parents, et fis semblant de ne pas remarquer les larmes dans leurs yeux. Ils me murmurent que tout allait bien se passer et qu'ils me rendrait visite avec toute la famille dès qu'on les laisserait venir. Ce qu'ils ne savaient pas, c'est que j'ai gardé ma carte bancaire et une liasse de billets de 50€ que j'avais caché sous la semelle de mes bottes. Je les ai toujours gardé sur moi, je souhaitait m'accepter de nouveaux jeux pour switch. M. Smith me dit que mes affaires seraient bientôt dans ma chambre et que je pouvais me reposer, vu que j'avais passé une dure journée. J'étais tellement exténuée que je me glissa simplement dans mon lit. Et je m'endormis. Je me réveille aux ronflements de la fille qui dormait dans

l'autre lit. Je regardais dans sa direction mais ne voyait qu'une forme à cause de l'obscurité des lieux.

Je sentais ensuite de chaudes larmes coulaient sur mes joues. Je ne pleurais pas parce que j'étais loin de ma famille. C'était à cause de la honte et de l'humiliation. J'avais inquiété mes parents à outre mesure. Ils se sont cassés la tête pour savoir ce qui n'allait pas chez moi et comment régler le problème. Mais pas seulement ça, j'ai également honte de retourné à l'école. Déjà que je trouve que c'est une vraie prison. Je me demande J'ai peur d'y retourner. Mes joues me brûlent aussi. Combien d'élèves ont vu la scène ? Combien ont vu les infirmières contre les murs ? Combien m'ont vu me battre avec des profs et délirer sur des voix qui n'existent même pas ? La rumeur risquait de se propager. Et si quelqu'un avait pris une photo ? Tout le monde saurait qu'Atalya Berya est devenue folle. Et qu'elle est enfermée dans un foyer pour jeunes tarés. À cette pensée, je pense que même si on me laissait revenir à l'école, je n'aurais pas la force d'y retourner.

Je resterais chez moi à manger de la glace et à regarder la télévision ou à jouer à la console. J'aurais trop peur de voir le monde extérieur.